

Traduction intégrale de *The picture of Dorian Gray*

Disclaimer : Aucune garantie ni droit ne découle de l'utilisation de cette traduction

Lien de ce document: <https://kdrive.infomaniak.com/app/share/1427524/ce30f708-2d85-4413-be37-2992fc5e3a6d>

plus ici : <https://xpeuvr327.github.io/202/> ressources collège pour d'autres matières

© CRÉDIT À TYPHANIE QUI A TOUT TRADUIT !!

Chapitre 1

Le studio était rempli du parfum riche des roses, et le léger vent d'été apportait par la porte ouverte l'odeur intense des lilas du jardin.

Lord Henry Wotton était allongé sur un divan, fumant l'une de ses innombrables cigarettes. Au-delà du doux bourdonnement des abeilles dans le jardin, on entendait le bruit lointain de Londres.

Au centre de la pièce, sur un chevalet d'artiste, se trouvait le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire. Basil Hallward, l'artiste, était assis devant lui, souriant devant son œuvre. « C'est ton meilleur travail, Basil, la plus belle chose que tu aies jamais faite, » dit Lord Henry d'une voix languide. « Tu dois l'envoyer au Grosvenor. Le Grosvenor est le seul endroit où l'exposer ! »

« Je ne pense pas que je l'enverrai quelque part, » répondit Basil.

Lord Henry le regarda à travers la fine fumée bleue de sa cigarette. « Tu ne l'enverras nulle part ? Mon cher ami, pourquoi pas ? Comme vous êtes étranges, vous les peintres ! Vous feriez n'importe quoi pour devenir célèbre, et quand vous l'êtes, vous n'êtes pas heureux ! »

« Je sais que vous allez rire de moi, » répondit Basil, « mais je ne peux vraiment pas l'exposer. J'y ai mis trop de moi-même. »

Lord Henry rit. « Trop de toi-même dedans ! Basil, je ne savais pas que tu étais si vaniteux. Tu as les cheveux noirs et un visage fort. Ce jeune Adonis a des traits délicats, des cheveux clairs et semble fait d'ivoire et de pétales de rose. Et toi... eh bien, tu as une expression intellectuelle, et la beauté s'arrête là où commence une expression intellectuelle. Tu ne ressembles pas du tout à ton mystérieux jeune ami. Au fait, tu ne m'as pas dit son nom ! »

« Tu ne me comprends pas, Harry, » répondit l'artiste. « Bien sûr que je ne lui ressemble pas. Dorian Gray est beau, et nous devons tous payer pour le don que les dieux nous ont donné, que ce soit la beauté ou l'intellect. Il vaut mieux ne pas être différent des autres. Les laids et les stupides ont l'avantage dans ce monde. »

« Dorian Gray ? C'est son nom ? » demanda Lord Henry.

« Oui, mais je ne voulais pas te le dire ! »

« Pourquoi pas ? »

« Oh, je ne peux pas l'expliquer. Quand j'aime quelqu'un énormément, je ne révèle jamais son nom à personne. C'est comme perdre une partie de lui. J'aime garder des secrets ! »

« Tu sembles oublier que je suis marié, et dans le mariage, les secrets sont absolument nécessaires. Je ne sais jamais où est ma femme, et elle ne sait jamais où je suis. Quand nous nous rencontrons, ce que nous faisons parfois, nous nous racontons les histoires les plus absurdes avec les visages les plus sérieux. »

« Je déteste la façon dont tu parles de ta vie de marié, Harry, » dit Basil. « Je pense que tu es un très bon mari, mais tu as honte de tes vertus. Ton cynisme n'est qu'une pose. »

Lord Henry rit et les deux hommes sortirent dans le jardin.

Après un moment, Lord Henry sortit sa montre. « Je dois partir maintenant, Basil, mais avant, je veux connaître la vraie raison pour laquelle tu ne veux pas exposer le portrait de Dorian Gray !

»

« Harry, » dit Basil, « chaque portrait peint avec émotion est un portrait de l'artiste, pas du modèle. Je ne veux pas exposer ce tableau parce que j'ai peur qu'il révèle le secret de mon cœur. »

Lord Henry rit. « Et quel est-il ? »

« J'ai bien peur que tu ne le comprennes guère. »

Lord Henry cueillit une pâquerette rose dans l'herbe et dit : « Je ne crois rien si c'est incroyable.

»

« L'histoire est simplement celle-ci, » dit le peintre. « Il y a deux mois, je suis allé à une fête chez Lady Brandon. Après environ dix minutes dans la pièce, j'ai soudain senti que quelqu'un me regardait. Je me suis retourné et j'ai vu Dorian Gray pour la première fois. Quand nos yeux se sont croisés, je suis devenu pâle de terreur. Je savais que j'avais rencontré quelqu'un dont la personnalité pouvait absorber mon âme et mon art ! J'ai eu un étrange pressentiment que le destin avait préparé des joies et des peines exquises. J'avais peur et je voulais quitter la pièce. Lady Brandon m'a arrêté, et soudain je me suis retrouvé face à face avec ce jeune homme. Nous étions très proches et nos yeux se sont croisés. J'ai demandé à Lady Brandon de me le présenter. »

« Parle-moi davantage de Dorian Gray, » dit Lord Henry. « À quelle fréquence le vois-tu ? »

« Tous les jours. Je ne pourrais pas être heureux si je ne le voyais pas chaque jour. Il m'est absolument nécessaire. »

« Comme c'est extraordinaire ! Je pensais que rien ne pourrait jamais te tenir à cœur, excepté ton art. »

« Il est désormais tout mon art, » dit le peintre. « Il est mon inspiration ! Depuis que j'ai rencontré Dorian, j'ai créé le meilleur travail de ma vie. Il ignore mon adoration pour lui. Mais si les gens voyaient ce portrait, ils pourraient deviner le secret de mon cœur, Harry ! »

« Dis-moi, Basil, est-ce que Dorian Gray t'apprécie ? » demanda Lord Henry.

« Je sais qu'il m'aime. En général, il est charmant avec moi, mais parfois il semble prendre plaisir à me blesser. Alors j'ai l'impression d'avoir donné mon cœur à quelqu'un qui le voit simplement comme une jolie fleur à contempler lors d'un jour d'été. »

« Les jours d'été, Basil, peuvent parfois durer longtemps, murmura Lord Henry. Peut-être te lasserai-je avant lui ! »

« Harry, ne dis pas ça. Tant que je vivrai, la personnalité de Dorian Gray me dominera. »

Lord Henry était amusé. Comme les émotions des autres étaient délicieuses ! « J'aimerais le rencontrer. »

« Je ne veux pas que tu le rencontres. »

« M. Dorian Gray est dans le studio, » dit le majordome, entrant dans le jardin.

« Tu dois me le présenter maintenant ! » s'écria Lord Henry en riant.

Le peintre dit à son domestique : « Demande à M. Gray d'attendre, Parker. »

Puis il regarda Lord Henry. « Dorian Gray est mon ami le plus cher. C'est une personne simple et belle. Ne le gâche pas. N'essaie pas de l'influencer. Ton influence serait mauvaise. Ne m'enlève pas la personne qui fait de moi un vrai artiste ! »

« Quelle absurdité ! » dit Lord Henry en souriant

Chapitre 2

Lorsqu'ils entrèrent dans la maison, ils virent Dorian Gray. Il était assis au piano, tournant le dos, feuilletant des partitions de Schumann.

— Tu dois me prêter celles-ci, Basil ! s'écria-t-il.

— Cela dépend de ton humeur aujourd'hui, Dorian.

— Oh, j'en ai assez d'être assis et je ne veux pas de portrait de moi-même, répondit le garçon en se retournant. Lorsqu'il vit Lord Henry, une légère rougeur colore ses joues. Oh, je vous prie de m'excuser, Basil, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un avec vous.

— Voici Lord Henry Wotton, un vieil ami à moi, dit Basil.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, dit Lord Henry en le regardant. Oui, il était merveilleusement beau, avec ses lèvres écarlates, ses yeux bleu clair et ses cheveux dorés. Son visage avait la pureté et la candeur de la jeunesse, inspirant confiance. Pas étonnant que Basil Hallward l'admire tant.

Le peintre était occupé à mélanger ses couleurs et à préparer ses pinceaux. Puis il se tourna vers Lord Henry et dit :

— Harry, je veux finir ce portrait aujourd'hui. Trouverais-tu très impoli que je te demande de t'éloigner ?

Lord Henry sourit et regarda Dorian Gray.

— Dois-je partir, M. Gray ?

— Oh, s'il vous plaît, ne partez pas, Lord Henry. Basil est dans une de ses humeurs difficiles et je déteste quand il est difficile. Basil, s'il te plaît, demande à Lord Henry de rester. J'insiste. Hallward se mordit la lèvre.

— Si Dorian le souhaite, tu dois rester. Et maintenant, Dorian, prends ta place et ne bouge pas ni ne fais attention à ce que dit Lord Henry. Il a une très mauvaise influence sur tous ses amis, sauf moi.

Pendant que Basil peignait, Lord Henry parlait sans arrêt. Et il avait une voix si belle, si musicale. Ses mots fascinants touchaient une corde secrète en Dorian, qui n'avait jamais été touchée auparavant. Seule la musique avait eu cet effet sur lui.

— Je crois que le but de la vie est le développement de soi : réaliser parfaitement sa nature. Chaque impulsion que nous essayons de tuer reste dans notre esprit et nous empoisonne. La seule façon de se débarrasser d'une tentation est d'y céder.

Dorian commença à comprendre des choses sur lui-même qu'il n'avait jamais comprises auparavant. Les mots ! Comme ils étaient terribles ! Si clairs, vivants et cruels !

Lord Henry observait Dorian avec son sourire subtil. Il savait quand parler et quand se taire. Il fut surpris de l'effet soudain de ses mots sur ce garçon fascinant.

— Basil, je suis fatigué de rester debout, s'écria soudain Dorian Gray. Je dois aller m'asseoir dans le jardin.

— Mon cher ami, je suis désolé. Quand je peins, je ne pense qu'à mon travail. Je ne sais pas ce que Harry t'a dit, mais tu as une expression merveilleuse sur le visage.

Lord Henry et Dorian sortirent dans le jardin pendant que Basil travaillait sur le portrait. Dorian enfouit son visage dans les fleurs de lilas et se délecta de leur parfum puissant.

Lord Henry murmura :

— Tu as raison de faire ça. Rien ne peut guérir l'âme sauf les sens, tout comme rien ne peut guérir les sens sauf l'âme.

Dorian Gray détourna la tête. Il aimait le jeune homme grand et gracieux qui se tenait près de lui. Mais pour une raison inconnue, il avait peur de lui.

— Allons nous asseoir à l'ombre, dit Lord Henry. Il ne faut pas que le soleil brûle ton visage.

— Qu'est-ce que ça fait ? s'écria Dorian Gray en riant.

— Cela devrait beaucoup t'importer, M. Gray.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es jeune, et la jeunesse est la seule chose qui compte vraiment.

— Je ne le ressens pas, Lord Henry.

— Non, tu ne le ressens pas maintenant. Un jour, quand tu seras vieux et laid, tu le sentiras terriblement. Tu as un visage merveilleusement beau, M. Gray. La beauté est une forme de génie. C'est l'un des grands faits du monde, comme la lumière du soleil ou le printemps. Mais ta beauté ne durera pas. Lorsque ta jeunesse s'en ira, ta beauté disparaîtra avec elle. Vis pleinement ce qui est en toi ! N'aie peur de rien. Nous dégénérons en hideux marionnettes, tourmentés par les passions et les tentations auxquelles nous avons peur de céder. Il n'y a absolument rien au monde sauf la jeunesse !

Dorian Gray écoutait, les yeux grands ouverts, sans parler. Il ressentait une émotion nouvelle qu'il ne pouvait exprimer.

Soudain, le peintre apparut à la porte de l'atelier.

— Dorian, viens.

Ils marchèrent ensemble vers la maison.

— Tu es content de m'avoir rencontré, M. Gray, dit Lord Henry.

— Oui, je suis content maintenant. Je me demande si je le serai toujours ?

— Toujours ! C'est un mot terrible. Les femmes aiment tellement l'utiliser, dit Lord Henry.

Au bout d'environ un quart d'heure, Basil arrêta de peindre. Il recula et regarda Dorian et le portrait.

— C'est fini ! s'écria-t-il et signa son nom en lettres rouges au bas de la toile.

Lord Henry examina le portrait. C'était vraiment une œuvre d'art merveilleuse.

— Mon cher ami, c'est le plus beau portrait de notre époque. M. Gray, viens te regarder !

Dorian regarda le portrait et pendant un instant ses joues se colorèrent de plaisir. Le sens de sa propre beauté lui apparut comme une révélation. Puis il se rappela les mots de Lord Henry sur la brièveté de la jeunesse et de la beauté. Oui, il deviendrait ridé et vieux, et toute la grâce disparaîtrait de sa silhouette. Il deviendrait laid. Cette pensée glaça son cœur.

— Il ne te plaît pas ? cria Hallward.

— Bien sûr qu'il me plaît, dit Lord Henry. C'est l'une des plus grandes œuvres de l'art moderne. Je paierai n'importe quelle somme pour l'avoir. Je dois l'avoir.

— Ce n'est pas ma propriété, Harry.

— À qui appartient-il ?

— À Dorian, bien sûr, répondit le peintre.

— Il a beaucoup de chance.

— Comme c'est triste ! murmura Dorian Gray, toujours fixé sur son portrait. Je vais vieillir et devenir horrible. Mais ce portrait restera toujours jeune. Si seulement c'était le contraire... J'aimerais rester jeune et que le portrait vieillisse. Je donnerais tout pour ça ! Je donnerais mon âme pour ça !

Lord Henry rit.

— Je ne pense pas que ça te plairait, Basil.

— Non, ça ne me plairait pas, acquiesça Basil.

— Bien sûr, tu aimes ton art plus que tes amis. Combien de temps m'aimeras-tu ? Seulement tant que je serai beau, j'imagine. Je suis jaloux du portrait, Basil. Sa beauté ne mourra jamais. Lord Henry a parfaitement raison. La jeunesse est la chose la plus importante au monde. Je me tuerai quand je me rendrai compte que je vieillis !

— Ne parle pas ainsi, Dorian ! dit Basil, étonné. Tu es mon ami le plus cher.

Basil se tourna vers Lord Henry et demanda avec colère :

— Qu'est-ce que tu lui as enseigné ? Pourquoi n'es-tu pas parti quand je te l'ai demandé ?

Lord Henry haussa les épaules.

— C'est le vrai Dorian Gray, c'est tout !

— Ce n'est pas ça, Harry. Je ne peux pas me disputer avec mes deux meilleurs amis en même temps. Entre vous deux, vous m'avez fait détester mon meilleur travail. Je vais le détruire avant qu'il ne détruise notre amitié.

Il saisit un couteau à palette.

Dorian courut vers le peintre et arrêta sa main.

— Ne fais pas ça, Basil ! Ce serait un meurtre !

— Je suis content que tu apprécies enfin mon travail, Dorian, dit froidement le peintre.

— L'apprécier ? J'en suis amoureux. C'est une partie de moi.

Plus tard, pendant qu'ils prenaient le thé, Lord Henry suggéra d'aller au théâtre.

— J'aimerais aller au théâtre avec vous, Lord Henry, dit Dorian.

— Alors tu viendras. Et toi aussi, Basil !

— Je ne peux pas. J'ai beaucoup de travail.

— Eh bien, alors toi et moi irons seuls, M. Gray.

Le peintre se mordit la lèvre et alla se tenir près de la peinture.

— Je resterai avec le vrai Dorian, dit-il tristement.

Derrière eux, Basil avait refermé la porte, s'était jeté sur le canapé et un regard de douleur apparut sur son visage.

Chapitre 3

Le lendemain, à midi et demi, Lord Henry Wotton alla rendre visite à son oncle, Lord Fermor, un vieux célibataire.

Lorsque Lord Henry entra dans la pièce, son oncle lisait The Times.

— Eh bien, Harry, dit le vieil homme, qu'est-ce qui t'amène si tôt ? Je pensais que vous, les dandys, ne vous leviez jamais avant deux heures et n'étiez jamais visibles avant cinq.

— Pure affection familiale, oncle George. Je veux tirer quelque chose de vous.

— De l'argent, je suppose, dit Lord Fermor.

— Non, oncle, je veux des informations sur quelqu'un que j'ai rencontré hier. Il s'appelle Dorian Gray, et je sais qu'il est le petit-fils de Lord Kelso. Sa mère était une Devereux : Lady Margaret Devereux.

— Le petit-fils de Kelso ! s'exclama le vieil homme. Bien sûr, je connaissais bien sa mère.

C'était une fille extraordinairement belle. Elle aurait pu épouser qui elle voulait. Mais elle était romantique et s'enfuit de chez elle pour épouser un soldat sans le sou. Le pauvre homme fut tué dans un duel quelques mois plus tard. Il y a une histoire sordide à ce sujet. On disait que Kelso avait payé un brute pour insulter son gendre en public, ce qui a conduit au duel tragique. Margaret Devereux ne parla plus jamais à son père et mourut peu après la naissance de son fils, Dorian. Dorian héritera de tout l'argent de son grand-père. Je n'ai jamais vu le garçon. À quoi ressemble-t-il, Harry ?

— Il est très beau, répondit Lord Henry. Maintenant, je dois y aller, oncle George, sinon je serai en retard pour le déjeuner chez tante Agatha.

Sur le chemin de chez sa tante, Lord Henry pensa à l'histoire des parents de Dorian Gray. Une femme belle risquant tout pour une passion folle. Quelques semaines de bonheur interrompues par un crime hideux. La mère arrachée par la mort, le garçon laissé à la solitude et à la tyrannie d'un vieil homme sans amour. Il y avait quelque chose de fascinant dans ce fils de l'Amour et de la Mort. Son intérêt pour le jeune homme grandit encore. Il se souvenait de la façon dont Dorian l'avait écouté la veille. Il l'avait complètement fasciné. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait de Dorian. Il y avait une joie exquise à influencer une autre personne. Il essaierait de dominer son

esprit. En effet, il l'avait déjà fait. Il ferait de cet esprit merveilleux le sien.

Lorsqu'il arriva chez sa tante, les invités étaient à table.

— En retard, comme d'habitude, Harry ! cria sa tante.

Lord Henry prit place à table et regarda autour de lui pour voir qui était présent. Dorian était assis à l'autre bout de la table et s'inclina timidement vers lui.

La conversation de Lord Henry était spirituelle et brillante. Ses auditeurs ne se lassaient jamais de l'écouter. Dorian Gray ne le quittait jamais des yeux et Lord Henry en était parfaitement conscient.

Lorsque le déjeuner fut terminé, Lord Henry dit :

— Je vais aller au parc.

En sortant, Dorian Gray toucha son bras.

— Laisse-moi venir avec toi, murmura-t-il.

— Mais je pensais que tu avais promis à Basil de lui rendre visite, répondit Lord Henry.

— Oui, mais je préfère venir avec toi. J'aime t'écouter parler. Personne ne parle aussi merveilleusement que toi.

— Ah ! J'ai assez parlé pour aujourd'hui, dit Lord Henry en souriant. Mais tu peux venir avec moi si tu veux.

Un après-midi, un mois plus tard, Dorian Gray était assis dans un fauteuil luxueux, dans une charmante petite bibliothèque de la maison de Lord Henry à Mayfair. Lord Henry n'était pas encore arrivé — il était toujours en retard. Dorian s'ennuyait et avait pensé partir.

Enfin, il entendit un pas dehors et la porte s'ouvrit.

— Comme tu es en retard, Harry ! murmura-t-il.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas Harry. Ce n'est que sa femme, répondit une voix aiguë.

Il regarda autour de lui rapidement et se leva.

— Je vous prie de m'excuser. Je pensais...

— Je vous connais assez bien par vos photographies. Je pense que mon mari en a dix-sept. Et je vous ai vu avec lui à l'opéra. Oh, voici Harry.

Lord Henry entra, les regarda tous les deux et sourit.

— Je dois y aller maintenant, dit Lady Henry en riant bêtement.

Lord Henry se laissa tomber sur le canapé.

— Ne jamais épouser une femme aux cheveux clairs, Dorian.

— Pourquoi, Harry ?

— Parce qu'elles sont trop sentimentales !

— Mais j'aime les gens sentimentaux.

— Ne te marie jamais, Dorian.

— Je suis trop amoureux pour penser au mariage.

— De qui es-tu amoureux ?

— D'une actrice, dit Dorian Gray en rougissant.

— C'est assez commun...

— Tu ne le dirais pas si tu la voyais, Harry.

— Qui est-elle ?

— Elle s'appelle Sibyl Vane.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Personne n'en a entendu parler. Mais les gens le sauront un jour. C'est un génie !

— Aucune femme n'est un génie. Les femmes sont un sexe décoratif. Elles n'ont jamais rien à dire, mais le disent avec charme.

— Harry, comment peux-tu dire de telles choses ?

— Depuis combien de temps la connais-tu ?

— Environ trois semaines.

— Et où l'as-tu rencontrée ?

— Cela ne serait jamais arrivé si je ne t'avais pas rencontré. Tu m'as rempli d'un désir fou de tout connaître de la vie. J'avais une passion pour les sensations. Eh bien, un soir, je suis parti à la recherche d'aventure. Je me suis rendu dans l'East End, avec son dédale de rues sales, et suis passé devant un petit théâtre absurde. J'ai décidé d'entrer. J'ai payé pour un horrible petit balcon privé. Tout semblait si vulgaire. La pièce était Roméo et Juliette. Au début, j'étais agacé à l'idée de voir Shakespeare dans un endroit si terrible. Mais ensuite, j'ai vu Juliette ! Harry, imagine une fille, pas encore âgée de dix-sept ans, comme une fleur, aux cheveux brun foncé et aux yeux violets passionnés. C'était la plus belle chose que j'aie jamais vue. Et sa voix... je n'avais jamais entendu une telle voix. Je l'aime, Harry. Chaque soir, elle joue dans des pièces différentes et elle est toujours merveilleuse.

— Quand lui as-tu parlé pour la première fois ? demanda Lord Henry.

— La troisième nuit après la représentation. Oh, elle est si timide et douce. Il y a quelque chose d'enfantin en elle. Elle m'a dit : "Tu as l'air d'un prince. Je t'appellerai Prince Charmant !"

— Mlle Sibyl sait comment vous flatter.

— Tu ne la comprends pas. Elle ne sait rien de la vie. Elle vit avec sa mère, une actrice retraitée. Sibyl est la seule chose qui m'importe. Chaque soir de ma vie, je vais la voir jouer et chaque soir elle est plus merveilleuse.

— Peux-tu dîner avec moi ce soir ?

Dorian secoua la tête.

— Ce soir, elle est Imogène, et demain soir, elle sera Juliette.

— Quand est-elle Sibyl Vane ?

— Jamais. Elle est toutes les héroïnes du monde en une seule. Je veux que toi et Basil la voyiez jouer. Vous reconnaîtrez sûrement son génie.

— Eh bien, quel soir y allons-nous ?

— Allons demain, quand elle joue Juliette !

— Très bien. Nous dînerons avant d'aller au théâtre.

Alors que Dorian quittait la pièce, Lord Henry pensa à ce qu'il venait d'apprendre.

L'engouement de Dorian pour cette actrice ne le rendait ni irrité ni jaloux. Il s'en réjouissait, car cela rendait sa "création" plus intéressante à étudier.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, il vit un télégramme sur la table du hall. Il provenait de Dorian Gray et l'informait qu'il s'était fiancé à Sibyl Vane.

Chapitre 4

« Maman, maman, je suis si heureuse », murmura la jeune fille en posant sa tête sur les genoux de sa mère. La femme, au visage fatigué, était assise dans le seul fauteuil de leur misérable salon.

« Je suis si heureuse », répéta Sibyl. « Et tu dois être heureuse aussi ! »

Mme Vane posa ses mains fines et pâles sur la tête de sa fille.

« Je ne suis heureuse que lorsque je te vois jouer. Tu dois ne penser qu'au théâtre. Nous sommes pauvres. Nous avons besoin d'argent. Que sais-tu de ce jeune homme ? Tu ne connais même pas son nom. »

« Son nom n'a pas d'importance. Je l'appelle Prince Charmant, et il est tout pour moi. Je l'aime parce qu'il représente ce que l'Amour doit être. Et il m'aime. »

« Tu es trop jeune pour penser à l'amour », dit sa mère. Elle contempla le visage rayonnant de sa fille et voulut l'avertir des dangers de l'amour, mais la jeune fille était enfermée dans la prison de ses sentiments et refusait d'écouter.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et un jeune homme aux cheveux bruns entra dans la pièce. Ses mains et ses pieds étaient grands et maladroits.

Mme Vane lui sourit et Sibyl le serra dans ses bras.

James Vane regarda le visage de sa sœur avec tendresse.

« Je veux que tu viennes marcher avec moi, Sibyl. Comme tu le sais, ce soir je pars pour l'Australie, et je ne te reverrai pas avant très longtemps. »

« Oh, Jim, tu veux vraiment m'emmener en promenade ! Allons au parc ! » s'écria-t-elle avant de courir à l'étage pour s'habiller.

Lorsque James et sa mère furent seuls, il dit :

« J'ai entendu dire qu'un monsieur vient chaque soir au théâtre pour parler à Sibyl. »

« Oui, c'est indubitablement un gentleman, James. Probablement un membre de l'aristocratie. » James mordit sa lèvre.

« Veille sur Sibyl, mère. Je serai en Australie, et tu es la seule à pouvoir la protéger. »

À ce moment-là, Sibyl entra et dit :

« Je suis prête, Jim. Allons-y. »

Dans le parc, Sibyl parlait avec excitation à son frère, mais lui restait sombre et triste.

« Tu n'écoutes pas un mot de ce que je dis, Jim ! » s'écria Sibyl. « Pourquoi es-tu si triste ? »

« J'ai entendu dire que tu as un nouvel ami. Qui est-il ? Que sais-tu de lui ? Peux-tu lui faire confiance ? »

« Arrête, Jim ! Tu ne dois rien dire contre lui. Je l'aime. »

« Mais tu ne connais même pas son nom ! » répondit James.

« Je l'appelle Prince Charmant. C'est la personne la plus merveilleuse au monde ! J'aimerais que tu puisses le voir ! »

« Sibyl, ce soir je pars et je suis inquiet pour toi. Je veux que tu sois prudente. Tu es folle de lui, mais tu ignores ses intentions. S'il te fait du mal un jour, je le tuerai ! »

Elle le regarda avec horreur. Il répéta ses paroles, qui tranchèrent l'air comme un couteau. Les gens autour d'eux restèrent bouche bée.

« Viens, Jim. Tu ne sais pas ce que tu dis. Il m'aime et il m'aimera toujours. Tu es simplement jaloux. J'aimerais que tu tombes amoureux, toi aussi. L'amour rend les gens bons. »

« J'espère que tu as raison, Sibyl. »

Ils rentrèrent à la maison et James prit un petit repas. Bientôt, il fut temps pour lui de partir. Il embrassa tendrement sa sœur, puis se tourna vers sa mère et dit :

« Adieu, mère. N'oublie pas que tu n'as plus qu'un seul enfant à protéger maintenant. Si cet homme lui fait du mal, je le tuerai comme un chien. Je le jure. »

« Tu as entendu la nouvelle, Basil ? » demanda Lord Henry ce soir-là, alors qu'ils dînaient au Bristol Hotel.

« Non, Harry, qu'y a-t-il ? » répondit Basil.

« Dorian Gray est fiancé », dit Lord Henry en l'observant.

Basil fronça les sourcils.

« Dorian fiancé ? Impossible ! »

« C'est parfaitement vrai. »

« Avec qui ? »

« Avec une petite actrice. »

« Je n'arrive pas à le croire. Pense à la position et à la richesse de Dorian. Ce serait absurde qu'il épouse une actrice. J'espère au moins que cette fille est bien. »

« Oh, elle est mieux que bien — elle est belle », murmura Lord Henry. « Et Dorian se trompe rarement dans ces choses-là. Nous la verrons ce soir, et nous jugerons par nous-mêmes. »

« Mais Dorian ne peut pas épouser une actrice ! C'est absurde ! » s'écria le peintre en se mordant la lèvre.

« Pourquoi pas ? » dit Lord Henry avec froideur. « Il l'aimera follement pendant six mois, puis soudain il sera amoureux d'une autre femme. Ce sera amusant à observer. »

« Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis ! »

Lord Henry éclata de rire.

« Voici justement Dorian. Il en dira plus que moi. »

« Mes chers Harry, Basil, vous devez me féliciter ! » s'écria Dorian en leur serrant la main. « Je n'ai jamais été si heureux ! »

« J'espère que tu le resteras toujours, Dorian », dit Basil. « Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Tu l'as dit à Harry. »

« Il n'y a pas grand-chose à dire », s'exclama Dorian. « Hier soir, je suis allé la voir jouer. C'est une artiste. Après la représentation, je suis allé lui parler. Alors que nous étions assis ensemble, soudain, une lueur est apparue dans ses yeux comme je n'en avais jamais vue. Mes lèvres se sont avancées vers les siennes. Nous nous sommes embrassés. Je ne peux pas décrire ce que j'ai ressenti à cet instant. »

« À quel moment as-tu parlé de mariage, Dorian ? Et qu'a-t-elle répondu ? Peut-être as-tu complètement oublié ce détail ? » demanda Lord Henry.

« Je n'ai pas fait de demande officielle. Je lui ai dit que je l'aimais. Quand je suis avec elle, j'oublie toutes tes idées fascinantes et terribles — tes théories sur la vie, l'amour, le plaisir ! »

« Le plaisir est la seule chose sur laquelle il vaut la peine d'avoir des idées. Quand nous sommes heureux, nous sommes toujours bons, mais quand nous sommes bons, nous ne sommes pas toujours heureux. »

« Je sais ce qu'est le plaisir », s'écria Dorian. « C'est adorer quelqu'un ! »

« C'est certainement mieux que d'être adoré ! »

« Harry, tu es terrible ! Je ne comprends pas pourquoi je t'aime autant. »

« Tu m'aimeras toujours, Dorian. Je représente tous les péchés que tu n'as jamais eu le courage de commettre. »

« Quelle absurdité, Harry ! Allons au théâtre. Quand Sibyl montera sur scène, tu auras un nouvel idéal dans ta vie. »

Le peintre resta silencieux et sombre. Il ne pouvait supporter l'idée de ce mariage. Il sentait que Dorian ne serait plus jamais pour lui ce qu'il avait été autrefois. La vie s'était mise entre eux. Quand il arriva au théâtre, il eut l'impression d'avoir vieilli de plusieurs années.

Chapitre 5

Le théâtre était bondé ce soir-là et la chaleur y était étouffante.

Dorian, Lord Henry et Basil étaient assis dans une loge privée.

De jeunes gens se criaient les uns aux autres à travers la salle, mangeaient des oranges et buvaient au goulot de leurs bouteilles.

« Quel endroit pour trouver l'amour ! » dit Lord Henry.

« Oui, tu as raison, Harry, répondit Dorian. L'endroit est affreux, mais lorsqu'elle jouera, tu oublieras ces gens vulgaires, avec leurs visages grossiers et leurs gestes communs. Elle a le pouvoir de les élever ! »

« Je comprends ce que tu veux dire, Dorian, et je crois en cette jeune fille, dit le peintre. Si elle peut donner une âme à ceux qui n'en ont jamais eu, si elle peut éveiller le sens du beau chez ceux dont la vie a été laide, elle mérite toute ton adoration. »

« Merci, Basil », répondit Dorian en pressant sa main.

Au bout d'un quart d'heure, sous des applaudissements extraordinaires, Sibyl Vane apparut sur scène. Oui, elle était certes ravissante à regarder — l'une des plus belles femmes que Lord Henry eût jamais vues. Basil se leva d'un bond et applaudit.

Dorian Gray, immobile, la contemplait d'un regard rêveur. Elle se déplaçait sur scène telle une déesse. Pourtant, elle paraissait étrangement sans vie.

Quand elle parla, ses mots sonnèrent faux, artificiels, dénués de sens. Sa voix était fausse, son

jeu manquait de passion et de vitalité.

Dorian devint pâle en la regardant. Ses amis ne lui dirent rien, mais elle leur sembla absolument incompétente. Ils furent horriblement déçus.

Elle s'enfonça davantage encore. Ses gestes devinrent mécaniques. Elle échouait. Le public perdit tout intérêt, se mit à parler bruyamment et à rire. Sibyl ne sembla rien remarquer.

À la fin du deuxième acte, Lord Henry se leva et dit :

« Elle est très belle, Dorian, mais elle ne sait pas jouer. Allons-nous-en. »

« Je vais rester jusqu'à la fin de la pièce », répondit Dorian d'une voix amère. « Je regrette d'avoir fait perdre votre temps. »

« Mon cher Dorian, peut-être que Mlle Vane est malade », dit Basil.

« J'aimerais qu'elle le soit. Mais elle semble simplement froide, insensible. Elle a complètement changé. Hier soir, elle était une grande artiste. Ce soir, ce n'est qu'une actrice médiocre. Allez-vous-en ; je veux rester seul. Ne voyez-vous pas que mon cœur se brise ? »

De chaudes larmes emplirent ses yeux et il cacha son visage dans ses mains.

Dès que la pièce fut terminée, il se précipita auprès de Sibyl. Quand elle le vit, une grande joie illumina son visage.

« Dorian ! Comme j'ai mal joué ce soir ! » s'écria-t-elle.

« Horriblement ! C'était terrible. Es-tu malade ? Tu ne peux pas imaginer combien j'ai souffert. »

« Dorian ! Tu ne comprends pas », dit-elle en souriant.

« Comprendre quoi ? » demanda-t-il avec colère.

« Pourquoi j'ai si mal joué ce soir. Pourquoi je serai toujours une mauvaise actrice ! »

« Tu es malade, je suppose. Quand on est malade, on ne devrait pas jouer. Mes amis se sont ennuyés. Moi aussi, je me suis ennuyé. »

Elle ne sembla pas l'écouter.

« Dorian, s'écria-t-elle, avant de te connaître, le théâtre était toute ma vie. Je ne vivais qu'à travers lui. Puis tu es venu et tu as libéré mon âme de sa prison. Tu m'as fait comprendre ce qu'est vraiment l'amour — ce n'était pas ce que je jouais sur scène. Seul ton amour est réel pour moi. Tout le reste est faux et artificiel. Mon amour ! Emmène-moi avec toi, là où nous serons seuls. »

Dorian se laissa tomber sur le canapé et dit froidement :

« Tu as tué mon amour. »

Elle le regarda avec étonnement et rit.

« Oui, tu as tué mon amour, répéta-t-il. Je t'aimais parce que tu étais merveilleuse, parce que tu avais du génie et de l'esprit. Tu as tout gâché. Tu es superficielle et stupide. Mon Dieu ! Quelle folie d'avoir pu t'aimer ! Quel imbécile j'ai été ! Tu n'es plus rien pour moi. Je ne te reverrai jamais. Sans ton art, tu n'es rien ! »

La jeune fille trembla.

« Tu n'es pas sérieux, Dorian ? » murmura-t-elle. Elle posa la main sur son bras.

« Ne me touche pas ! » cria-t-il.

Elle se jeta à ses pieds et resta là, telle une fleur écrasée.

« Dorian ! Dorian ! Ne me quitte pas ! » chuchota-t-elle. « Ne peux-tu pas me pardonner pour ce soir ? Je travaillerai si dur, je m'efforcerai de m'améliorer. Ne sois pas cruel avec moi, car je t'aime plus que tout au monde. Oh, ne me quitte pas ! »

Recroquevillée au sol comme une bête blessée, elle le suppliait, mais Dorian, avec ses beaux yeux, la regardait de haut avec mépris. Son insistance l'agaçait.

« Je pars », dit-il d'une voix calme et claire. « Je ne veux pas être méchant, mais je ne peux plus te revoir. Tu m'as déçu. »

Il se retourna et, en quelques instants, il avait quitté le théâtre.

Il marcha dans les rues sombres, passa devant des maisons misérables. À l'aube, il se trouvait près de Covent Garden, d'où il prit une voiture pour rentrer chez lui.

En traversant sa bibliothèque, son regard tomba sur son portrait. Il le fixa, surpris, puis passa dans sa chambre. Ensuite, il revint dans la bibliothèque et examina la toile. Dans la pénombre, le visage semblait changé. L'expression paraissait différente.

Il ouvrit les rideaux et la lumière du matin révéla les lignes de cruauté dessinées autour de la bouche. Il prit un petit miroir ovale, l'un des nombreux cadeaux de Lord Henry, et observa son vrai visage : aucune dureté n'y apparaissait. Il examina de nouveau le portrait : son expression avait changé. C'était horriblement évident.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir. Soudain, il se rappela ses paroles dans l'atelier de Basil, le jour où le portrait avait été achevé. Il avait formulé un vœu insensé : rester jeune et beau tandis que la toile vieillirait et se riderait à sa place ; que le visage peint refléterait ses passions et ses péchés tandis que le sien garderait la pureté de la jeunesse. Son vœu s'était-il accompli ? Une telle chose était impossible... Et pourtant, le tableau était là, devant lui, marqué d'une trace de cruauté sur les lèvres. Cruauté ! Avait-il été cruel ? Non. Pourquoi penser encore à Sibyl Vane ? Elle n'était plus rien pour lui.

Le portrait détenait le secret de sa vie et racontait son histoire. Il lui avait appris à aimer sa propre beauté. Lui apprendrait-il maintenant à haïr son âme ? Il était le miroir de sa conscience. Il décida de se sauver, de résister à la tentation. Il ne reverrait plus Lord Henry. Il n'écouterait plus ses théories empoisonnées. Il retournerait auprès de Sibyl Vane, l'épouserait et essaierait de l'aimer à nouveau. Sa vie avec elle serait belle et pure.

Il se leva de son fauteuil et plaça un grand paravent devant le portrait.

« Comme c'est horrible ! » murmura-t-il pour lui-même.

Puis il sortit dans le jardin et ne pensa plus qu'à Sibyl.

Chapitre 6

Il était bien passé midi lorsqu'il se réveilla. Son domestique entra doucement avec une tasse de thé et quelques lettres. Il remarqua que l'une venait de Lord Henry et la mit de côté.

Au bout d'une dizaine de minutes, il se leva, prit un bain frais, s'habilla et alla dans la bibliothèque pour prendre un léger déjeuner. La journée était exquise. Il se sentait parfaitement heureux.

Soudain, son regard tomba sur le paravent qu'il avait placé devant le portrait et il sursauta.

Tout cela était-il vrai ? Le tableau avait-il vraiment changé ? C'était absurde. Devait-il déplacer le paravent ? Pourquoi ne pas le laisser ? Mais si quelqu'un d'autre regardait le portrait et qu'il avait réellement changé ? Que ferait-il si Basil venait et demandait à voir son propre tableau ? Il fallait qu'il l'examine immédiatement.

Il verrouilla les deux portes puis ôta le paravent. C'était vrai. Le portrait avait changé. Il frissonna d'horreur et sentit la peur l'envahir. Le tableau lui faisait prendre conscience de la cruauté et de l'injustice dont il avait fait preuve envers Sibyl.

Il alla à la table et écrivit une lettre passionnée à la jeune fille, lui demandant pardon et s'accusant de folie. Quand nous nous accusons nous-mêmes, nous avons l'impression que personne d'autre ne peut le faire : lorsqu'il eut fini la lettre, Dorian eut le sentiment d'avoir déjà été pardonné.

Soudain, on frappa à la porte et il entendit la voix de Lord Henry :

« Mon cher garçon, il faut absolument que je te voie. »

Dorian remit le paravent devant le tableau et ouvrit la porte.

« Je suis désolé pour tout cela, Dorian », dit Lord Henry. « Mais tu ne dois pas trop y penser. »

« Tu veux parler de Sibyl Vane ? » demanda Dorian.

« Bien sûr », répondit Lord Henry en s'asseyant et en retirant lentement ses gants. « C'est terrible, mais ce n'est pas ta faute. Es-tu allé la voir après la fin de la pièce ? »

« Oui. »

« Vous êtes-vous disputés ? »

« Ce fut brutal, Harry, parfaitement brutal. Mais tout est arrangé maintenant. Je ne regrette rien de ce qui s'est passé. Cela m'a appris à mieux me connaître. »

« Ah, Dorian, je suis heureux que tu le voies ainsi. »

« Mon cher Harry, je sais désormais ce qu'est une conscience. C'est la chose la plus divine en nous. Je veux être bon. Je ne veux pas détruire mon âme. »

« J'admire tes intentions, mais comment vas-tu commencer ? »

« En épousant Sibyl Vane. »

« Épouser Sibyl Vane ! » s'écria Lord Henry. « Dorian ! Tu n'as donc pas reçu ma lettre ? »

« Ta lettre ? Oh, si, mais je ne l'ai pas encore lue. »

« Alors tu ne sais rien ? »

« Que veux-tu dire ? »

Lord Henry s'assit près de Dorian, lui prit les deux mains et les serra fortement.

« Dorian, ma lettre était pour t'annoncer que Sibyl Vane est morte. »

« Morte ! » cria Dorian en bondissant. « Sibyl morte ! Ce n'est pas vrai. C'est un horrible mensonge ! »

« C'est vrai, Dorian », dit Lord Henry gravement. « C'est dans tous les journaux de ce matin. Il y aura une enquête, et tu dois absolument tenir ton nom à l'écart de ce scandale. Ce genre de choses rend un homme à la mode à Paris, mais pas à Londres. »

Dorian resta hébété d'horreur. Enfin il dit :

« Oh, Harry, vite, raconte-moi tout d'un coup. »

« Je suis certain que ce n'était pas un accident, bien que ce soit présenté ainsi officiellement. La jeune fille a avalé du poison. »

« Harry, c'est affreux ! Tout est ma faute. J'ai été terriblement cruel avec elle ! J'ai assassiné Sibyl Vane ! »

« Tu ne l'as pas tuée, Dorian », dit Lord Henry. « Elle s'est tuée parce que tu ne l'aimais plus. Cela ne m'est jamais arrivé, mais si tu avais épousé Sibyl, tu aurais été très malheureux et ton mariage aurait été un échec. Ne gaspille pas tes larmes pour Sibyl Vane. Elle a joué son dernier rôle. Viens dîner avec moi, et ensuite nous irons à l'opéra. »

« Alors j'ai tué Sibyl Vane, et pourtant les roses ne sont pas moins belles, les oiseaux chantent aussi joyeusement qu'avant. Pourquoi ne puis-je pas ressentir cette tragédie autant que je le voudrais ? Je ne crois pas être sans cœur. Et toi ? »

« Tu as fait trop de folies ces quinze derniers jours pour être sans cœur, Dorian », dit Lord Henry avec son doux sourire mélancolique.

Il y eut un silence. Après quelque temps, Dorian leva les yeux.

« Tu m'as expliqué à moi-même, Harry. Comme tu me connais bien ! Tu es certainement mon meilleur ami. Mais n'en parlons plus. Cela a été une expérience merveilleuse. Je crois que je vais t'accompagner ce soir à l'opéra, Harry. Je me sens trop fatigué pour manger quoi que ce soit. »

« J'espère te voir avant neuf heures et demie. »

Dès que Lord Henry fut parti, Dorian déplaça le paravent et regarda de nouveau le portrait. Non, il n'avait pas changé davantage. Il avait reçu la nouvelle de la mort de Sibyl avant même qu'il n'en ait eu connaissance lui-même. Pauvre Sibyl ! Elle était morte par amour pour lui. Il sentit que le moment était venu de faire son choix. Ou bien la vie avait-elle déjà choisi pour lui ? Jeunesse éternelle, passion infinie, plaisirs secrets, joies sauvages et péchés plus sauvages encore — il aurait tout cela. Le portrait porterait toute la honte. Le portrait serait le miroir magique de son âme.

Une heure plus tard, il était à l'opéra avec Lord Henry.

Chapitre 7

Alors que Dorian prenait son petit-déjeuner le lendemain matin, Basil Hallward entra dans la pièce.

— Je suis tellement content de t'avoir trouvé, Dorian, dit-il. J'ai appelé hier soir et on m'a dit que tu étais à l'opéra. Bien sûr, je savais que c'était impossible. Mais tu n'as dit à personne où tu étais. J'ai passé une soirée terrible à m'inquiéter pour toi. Je ne peux pas te dire à quel point je suis bouleversé par toute cette affaire. Je sais ce que tu dois souffrir. Es-tu allé voir la mère de la jeune fille ? Qu'a-t-elle dit à propos de tout ça ?

— Mon cher Basil, je ne sais pas, répondit Dorian en buvant un peu de vin et ayant l'air très ennuyé. J'étais à l'opéra.

— Tu es allé à l'opéra ? dit Hallward en parlant très lentement. Tu es allé à l'opéra alors que Sibyl Vane gisait morte dans quelque sale pièce. Dorian, comment as-tu pu ?

— Arrête, Basil ! Je ne veux pas l'entendre ! cria Dorian. Ce qui est fait est fait. Ce qui est passé est passé.

— Tu appelles hier le passé ?

— Seules les personnes stupides ont besoin d'années pour perdre une émotion. Je ne veux pas être dominé par mes émotions. Je veux les utiliser, en profiter, les dominer.

— Dorian, c'est horrible ! Quelque chose t'a complètement changé. Tu ressembles exactement au beau garçon qui venait dans mon atelier, mais tu étais simple et affectueux à l'époque. Tu parles comme si tu n'avais ni cœur ni pitié. Tout ça, c'est l'influence de Harry. Je le vois bien.

— Harry m'a appris beaucoup de choses, Basil. Toi, tu ne m'as appris qu'à aimer ma propre beauté.

— Je suis vraiment désolé pour ça, Dorian !

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, Basil. Que veux-tu ?

— Je veux le Dorian Gray que je peignais, dit l'artiste tristement.

— Basil, j'étais un garçon quand tu m'as rencontré. Je suis un homme maintenant. J'ai de nouvelles passions, de nouvelles pensées, de nouvelles idées. Je suis différent, mais tu dois toujours être mon ami. Bien sûr, j'aime beaucoup Harry. Mais je sais que tu es meilleur que lui. Ne me quitte pas, Basil, et ne te dispute pas avec moi. Je suis ce que je suis.

Le peintre fut ému par les paroles de Dorian. Dorian lui était très cher et il ne voulait pas se disputer avec lui. Il espérait que son indifférence froide n'était qu'un état d'esprit passager.

— Eh bien, Dorian, dit-il avec un sourire triste, je ne te reparlerai plus de cette horrible affaire. Tu dois venir bientôt poser pour moi !

— Je ne pourrai jamais poser pour toi à nouveau, Basil. C'est impossible, cria-t-il.

— Quelle absurdité ! Tu n'aimes pas le portrait que j'ai fait pour toi ? Où est-il ? Pourquoi as-tu mis un paravent devant ?

— La lumière était trop forte pour le tableau.

— Trop forte ! Non, la lumière est parfaite ici. Laisse-moi voir.

Il s'avança vers le portrait.

Un cri de terreur s'échappa des lèvres de Dorian Gray et il se précipita entre le peintre et le paravent.

— Basil, dit-il, si tu essaies de le regarder, je ne te parlerai plus jamais aussi longtemps que je vivrai.

Hallward fut choqué. Il n'avait jamais vu Dorian comme ça auparavant. Il était pâle et tremblant de rage.

— Bien sûr, je ne le regarderai pas si tu ne veux pas, dit-il d'un ton assez froid. Mais il semble absurde que je ne voie pas mon propre travail, surtout que je vais l'exposer à Paris à l'automne.

— L'exposer ? Tu veux l'exposer ? s'écria Dorian Gray, terrifié. Le monde allait-il découvrir son secret ? Tu m'avais dit il y a un mois que tu ne l'exposerais jamais, cria-t-il. Pourquoi as-tu

changé d'avis ?

Le peintre avait l'air troublé.

— Assieds-toi. Dorian, as-tu déjà remarqué quelque chose d'étrange dans le portrait ?

— Basil ! cria Dorian, le regardant avec des yeux fous.

— Je vois que tu l'as fait. Écoute ce que j'ai à dire. Dès le moment où je t'ai rencontré, ta personnalité a eu l'influence la plus extraordinaire sur moi. J'étais totalement dominé par toi. Je voulais t'avoir tout entier pour moi. Je n'étais heureux que quand j'étais avec toi. Un jour, un jour fatal, parfois je pense, j'ai décidé de peindre ton portrait. Quand il fut terminé, je le regardai et je sentis que j'y avais mis trop de moi-même. Mais après que le tableau eut quitté mon atelier, sa terrible fascination partit avec lui. Je me sentis stupide et lorsque j'ai reçu cette offre de Paris, j'ai décidé d'accepter. Je n'ai jamais pensé que tu refuserais. Cependant, je ne l'exposerai pas si tu ne veux pas.

Dorian Gray prit une longue inspiration. Le danger était passé. Pourtant, il ressentit de la pitié pour le peintre qui venait de lui faire cette étrange confession. Il se demanda s'il serait jamais dominé par la personnalité d'un ami, comme Lord Henry peut-être.

— Qu'as-tu trouvé d'extraordinaire dans ce portrait ?

— J'ai vu quelque chose d'étrange dedans, dit Dorian. Mais tu ne m'en voudras pas si je le regarde maintenant ?

Dorian secoua la tête. — Tu ne dois pas me demander ça, Basil.

— Eh bien, au revoir alors, dit le peintre tristement. Je comprends ce que tu ressens.

Quand Hallward quitta la pièce, Dorian sourit pour lui-même. Pauvre Basil ! Comme il savait peu la véritable raison ! Comme c'était étrange ! Au lieu de révéler son propre secret, il avait réussi à découvrir celui de son ami. Maintenant, il comprenait la dévotion et la jalousie folle du peintre, et il en éprouvait de la pitié. Il y avait quelque chose de tragique dans une amitié ainsi teintée de romantisme.

Il sonna et son domestique entra. Il lui demanda d'envoyer Mme Leaf, la gouvernante, dans la bibliothèque. Quand elle arriva, il lui demanda la clé de l'ancienne salle de classe. La vieille femme lui donna la clé et quitta la pièce.

Dorian mit la clé dans sa poche et regarda autour de lui. Il vit une grande couverture violette brodée d'or. Il la prit et couvrit l'horrible chose.

Une heure plus tard, deux hommes arrivèrent pour monter le portrait à l'étage.

— J'ai bien peur qu'il soit un peu lourd, dit Dorian en ouvrant la porte de la salle de classe où il allait cacher les secrets de son âme corrompue. Il n'était pas entré dans la pièce depuis la mort de son cruel grand-père. Chaque moment de son enfance solitaire et douloureuse lui revenait en mémoire en regardant autour de lui. Il se souvenait de l'innocente pureté de sa vie de jeune garçon, et maintenant il cachait là le portrait fatal. C'était le seul endroit sûr dans la maison. Il avait la clé et personne d'autre ne pouvait entrer pour voir sa honte.

En retournant à la bibliothèque, il trouva une note et un livre que Lord Henry lui avait envoyés. La note de Lord Henry disait qu'il lui avait envoyé un livre qui pourrait l'intéresser.

Ses yeux tombèrent sur le « livre jaune » et il commença à le lire. Après quelques minutes, il fut absorbé par ce livre étrange sur un jeune Parisien qui passait sa vie à rechercher et à profiter de toutes sortes de passions et de plaisirs — bons et mauvais. Dorian Gray fut fasciné par le livre et ne pouvait plus le poser.

Quand il rencontra enfin Lord Henry au club, il était presque neuf heures. Lord Henry était assis seul et avait l'air ennuyé.

— C'est de ta faute, Harry, cria-t-il. Ce livre que tu m'as envoyé m'a fait perdre la notion du temps.

— Je pensais que ça te plairait, dit Lord Henry.

— Je n'ai pas dit que ça me plaisait. J'ai dit que ça me fascinait. Il y a une grande différence.

Chapitre 8

Pendant des années, Dorian Gray ne put se libérer de l'influence du livre que Lord Henry lui avait donné. Le livre lui semblait contenir l'histoire de sa propre vie, écrite avant même qu'il ne l'ait vécue. Il s'identifiait au jeune Parisien du roman.

Le temps n'avait pas touché Dorian. La beauté merveilleuse qui avait fasciné Basil Hallward et tant d'autres semblait ne jamais le quitter. Même ceux qui avaient entendu les choses les plus horribles à son sujet ne pouvaient pas y croire en le voyant. Il y avait quelque chose dans la pureté et l'innocence de son visage qui rendait impossible de croire qu'il était mauvais.

Souvent, en rentrant chez lui après une de ces mystérieuses absences qui provoquaient d'étranges rumeurs parmi ses amis, Dorian montait à l'étage, ouvrait la porte de la pièce verrouillée et se tenait devant le portrait avec un miroir, regardant le visage mauvais et vieillissant sur la toile, puis son propre visage jeune et beau dans le miroir. Il tombait de plus en plus amoureux de sa propre beauté et s'intéressait de plus en plus à la corruption de son âme. La curiosité pour la vie que Lord Henry avait éveillée en lui avait augmenté. Il avait des désirs insatiables qui grandissaient à mesure qu'il les satisfaisait. Il recevait des gens à la mode dans sa magnifique demeure et appréciait ses dîners avec des invités très triés, dans une ambiance presque parfaite faite de tissus brodés, de fleurs exotiques et de musique exquise. Après tout, comme l'avait dit Lord Henry, un bon dîner est plus important que la morale. Les vêtements et le style de Dorian influençaient les jeunes hommes de Londres, qui essayaient de l'imiter.

Avec le temps, il devint inquiet que quelqu'un découvre le portrait et révèle le secret de sa vie. Parfois, lorsqu'il se trouvait dans sa maison de campagne en compagnie de jeunes gens à la mode — ses principaux compagnons —, il quittait soudainement la maison pour retourner à Londres afin de s'assurer que le tableau était toujours là.

Après sa vingt-cinquième année, des histoires curieuses commencèrent à circuler à son sujet. On racontait qu'il s'était battu avec des marins dans un quartier mal famé de la ville et qu'il était ami avec des voleurs. Les gens remarquaient que certains de ses amis proches commençaient à l'éviter au fil du temps. Les femmes qui l'avaient adoré devenaient pâles de honte quand Dorian Gray entra dans une pièce.

Le 9 novembre, la veille de son trente-huitième anniversaire, il rentrait chez lui vers onze heures du soir après être allé chez Lord Henry. La nuit était froide et brumeuse. Un homme passa rapidement devant lui, portant un sac. Dorian le reconnut : c'était Basil Hallward. Une étrange sensation de peur l'envahit et il se hâta vers sa maison, mais Hallward l'avait vu et le suivait à toute vitesse.

— Dorian ! Quelle chance extraordinaire ! J'attendais dans ta bibliothèque depuis neuf heures. Je pars pour Paris par le train de minuit et je voulais te voir avant de partir. Tu ne m'as pas reconnu ?

— Dans ce brouillard, mon cher Basil ? Je ne reconnais même pas la place. Je suis désolé que tu partes, car cela fait des siècles que je ne t'ai pas vu. Mais j'imagine que tu reviendras bientôt.

— Non, je vais rester hors d'Angleterre pendant six mois. Entre un instant, j'ai quelque chose à te dire.

— Mais tu ne vas pas manquer ton train ? demanda Dorian Gray.

— J'ai tout mon temps. Entre, ou le brouillard va pénétrer dans la maison.

Il le suivit dans la bibliothèque et ils s'assirent près du feu.

— Et maintenant, mon cher ami, je veux te parler sérieusement. Je pense que tu devrais savoir que les choses les plus horribles se disent à ton sujet à Londres.

— Les scandales sur moi ne m'intéressent pas !

— Ils devraient t'intéresser, Dorian. Tout gentleman tient à sa bonne réputation. Je ne peux pas croire ces rumeurs en te voyant. Si un homme est corrompu, son visage devient le miroir de ses

péchés. Mais tu as un visage si pur, si innocent. Et pourtant j'entends des choses horribles sur toi. Pourquoi un homme comme le duc de Berwick quitte-t-il une salle de club quand tu entres ? Pourquoi tant de gentlemen à Londres ne viennent-ils ni chez toi, ni ne t'invitent chez eux ? Pourquoi ton amitié est-elle si fatale pour les jeunes hommes ? Il y avait ce malheureux garçon des Guards qui s'est suicidé. Tu étais son grand ami. Puis Henry Ashton, qui a dû quitter l'Angleterre parce que sa réputation était ruinée. Toi et lui étiez inséparables. Qu'en est-il d'Adrian Singleton et de la façon terrible dont il est mort ? Et le fils unique de Lord Kent et sa carrière ? J'ai rencontré son père hier. Il était brisé par la honte et le chagrin.

— Arrête, Basil ! Tu ne sais pas ce que tu dis. Les gens en Angleterre font semblant d'être moraux, mais sais-tu quel genre de vie ils mènent ?

— Dorian, cria Hallward, ce n'est pas la question. Tu as rempli ces jeunes hommes d'une folie de plaisir. Ils ont perdu leur réputation à cause de toi, et pourtant tu souris maintenant. Et le pire est à venir. Toi et Harry êtes inséparables. Pour cette raison, tu n'aurais sûrement pas dû ruiner la réputation de sa sœur. Lorsque tu as rencontré Lady Gwendolen, le scandale ne l'avait jamais touchée. Maintenant, même ses enfants ne peuvent plus vivre avec elle. On raconte que tu as été vu à l'aube sortant de maisons horribles, dans les pires quartiers de Londres. Est-ce vrai ? On dit que tu corromps tous ceux dont tu te rapproches. J'espère que tout cela n'est pas vrai, mais comment puis-je en être sûr ? Il me faudrait voir ton âme. Mais seul Dieu peut faire cela.

— Voir mon âme ! s'écria Dorian en se levant du canapé, blême de peur. Un rire amer s'échappa de ses lèvres. Vous verrez mon âme ce soir ! cria-t-il, en prenant une lampe sur la table. Il y avait de la folie dans chaque mot qu'il prononçait. L'idée que quelqu'un d'autre allait partager son secret lui procura une joie terrible.

— Viens à l'étage, Basil, dit-il doucement. Je tiens un journal de ma vie au jour le jour. Tu n'auras pas à lire longtemps.

Chapitre 9

Les deux hommes commencèrent à monter les escaliers. Lorsqu'ils atteignirent le sommet, Dorian déverrouilla la porte.

— Insistes-tu pour savoir, Basil ? demanda-t-il d'une voix basse.

— Oui.

— Je suis ravi, répondit-il en souriant. Tu es le seul homme au monde qui ait le droit de tout savoir de moi. Tu as influencé ma vie plus que tu ne le penses.

Dorian ouvrit la porte et Hallward regarda autour de lui, l'air perplexe. La pièce était couverte de poussière et le tapis avait des trous.

— Alors tu crois que seul Dieu voit l'âme, Basil ? Retire le drap du portrait et tu verras la mienne ! dit Dorian d'une voix froide et cruelle.

— Tu es fou, Dorian, dit Hallward.

— Tu ne veux pas le faire ? Alors je dois le faire moi-même, dit le jeune homme en enlevant le drap et en le jetant par terre.

Un cri d'horreur échappa aux lèvres du peintre lorsqu'il vit le visage hideux sur la toile, lui faisant face avec un rictus. Il y avait quelque chose dans cette expression qui le remplissait de dégoût. C'était bien le visage de Dorian Gray qu'il regardait ! Ciel ! Il conservait encore un peu de cette merveilleuse beauté sous l'horreur qui le défigurait. Mais qui avait fait ça ? Il leva la lampe vers le tableau. Dans le coin gauche, se trouvait son propre nom. C'était son propre portrait, et en un instant, son sang se figea comme de la glace. Que s'était-il passé ? Il se tourna et regarda Dorian Gray avec les yeux d'un homme malade.

— Que signifie cela ? cria Hallward d'une voix étrange.

— Il y a des années, quand j'étais garçon, dit Dorian Gray, tu m'as rencontré et m'as appris à aimer ma propre beauté. Un jour, j'ai rencontré un de tes amis qui m'a expliqué la merveille de la jeunesse, et tu as terminé mon portrait, qui m'a révélé la merveille de la beauté. Dans un moment de folie, j'ai fait un vœu, ou peut-être appellerais-tu ça une prière...

— Je m'en souviens ! Oh, comme je m'en souviens ! Non, c'est impossible. Il doit y avoir eu quelque chose qui n'allait pas avec la peinture. Je te dis, c'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible ? murmura le jeune homme.

— Tu m'avais dit que tu l'avais détruit.

— Je me trompais. Il m'a détruit !

— Je ne crois pas que ce soit mon portrait.

— Ne vois-tu pas ton idéal en lui ? demanda Dorian avec amertume. Il n'y avait rien de mauvais dans mon idéal, rien de honteux. C'est le visage d'un satyre ?

— C'est le visage de mon âme.

— Qu'ai-je adoré ? Il a les yeux d'un diable !

— Chacun de nous a le Ciel et l'Enfer en lui, cria Dorian. Mon Dieu ! Si c'est vrai et que c'est ce que tu as fait de ta vie, tu dois être encore pire que ce que les gens disent.

Hallward se laissa tomber dans un vieux fauteuil et enfouit son visage dans ses mains tremblantes. Il pouvait entendre Dorian sangloter à la fenêtre.

— Prie, Dorian, prie, murmura-t-il. La prière de ton orgueil a été entendue. La prière de ton repentir sera aussi exaucée. Je t'ai trop adoré. J'en suis puni. Tu t'es trop adoré toi-même. Nous sommes tous les deux punis.

— Il est trop tard, Basil.

— Il n'est jamais trop tard. Prions ensemble.

— Les prières ne signifient plus rien pour moi maintenant.

— Ne dis pas ça. Tu as fait assez de mal dans ta vie. Ne vois-tu pas cette chose répugnante qui nous regarde ?

Dorian regarda le portrait et un sentiment incontrôlable de haine envers Basil Hallward l'envahit. Il le détestait plus que tout ce qu'il avait jamais haï. Il regarda autour de lui avec frénésie. Ses yeux tombèrent sur un couteau posé sur un placard. Il saisit le couteau, se précipita vers Hallward et le poignarda dans le cou, derrière l'oreille. Dorian le poignarda encore et encore. Un gémissement se fit entendre, puis le bruit horrible de quelqu'un qui s'étouffe. Hallward leva les bras trois fois. Il le poignarda encore deux fois, mais l'homme ne bougea pas. Quelque chose commença à couler sur le sol : c'était le sang de Basil. Dorian jeta le couteau sur la table et écouta. L'homme était assis, la tête sur la table. Il semblait dormir.

Comme cela avait été rapide ! Il se sentit étrangement calme. Il prit la lampe et quitta la pièce sans regarder l'homme assassiné. Il sentit que le secret de toute l'affaire était de ne pas y penser. L'ami qui avait peint le portrait fatal de Dorian avait disparu de sa vie. Cela suffisait. Lorsqu'il atteignit la bibliothèque, il vit le sac et le manteau. Il les cacha dans un placard secret où il gardait ses propres déguisements : il pourrait facilement s'en débarrasser plus tard. Puis il sortit sa montre. Il était vingt heures moins vingt.

Il s'assit et commença à réfléchir. Quelles preuves y avait-il contre lui ? Basil Hallward avait quitté la maison à onze heures. Personne ne l'avait vu revenir. Son domestique était allé se coucher... Paris ! Oui, Basil était parti à Paris par le train de minuit, comme il l'avait prévu. Il faudrait des mois avant que quelqu'un ne se doute de quoi que ce soit. Tout pourrait être détruit bien avant. Il pourrait s'en sortir.

Soudain, une idée lui vint. Il mit son manteau et son chapeau, ouvrit la porte et sortit furtivement. Puis il commença à sonner à la porte. Au bout de cinq minutes, son domestique apparut, l'air très somnolent.

— Désolé de vous réveiller, Francis, dit-il, mais j'ai oublié ma clé. Quelle heure est-il ?

— Deux heures dix, monsieur.

- Deux heures dix ? Quelle horreur, je suis en retard ! Tu dois me réveiller à neuf heures demain. J'ai du travail à faire.
- Très bien, monsieur.
- Quelqu'un a appelé ce soir ?
- M. Hallward, monsieur. Il est resté ici jusqu'à onze heures, puis il est parti prendre son train.
- Oh, je suis désolé de ne pas l'avoir vu. A-t-il laissé un message ?
- Non, monsieur, sauf qu'il vous écrirait de Paris.
- C'est tout, Francis.

Dorian entra dans la bibliothèque, prit le « Livre Bleu » sur une des étagères et commença à tourner les pages. Alan Campbell, 152 Hertford Street, Mayfair. Oui, c'était l'homme qu'il voulait.

Chapitre 10

À neuf heures le lendemain matin, son domestique entra et ouvrit les rideaux. Dorian dormait paisiblement, une main sous la joue. Il avait l'air d'un garçon. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un sourire passa sur ses lèvres.

Peu à peu, il se remémora les événements de la nuit précédente et, pendant un instant, la même haine pour Basil Hallward refit surface. L'homme mort était toujours assis à l'étage, maintenant sous la lumière du soleil. Il sentit que s'il continuait à y penser, il deviendrait fou. Il se leva rapidement, s'habilla avec plus de soin que d'habitude et prit son petit-déjeuner. Puis il s'approcha de la table et écrivit deux lettres. L'une, il la mit dans sa poche, l'autre, il la donna à son domestique.

— Emporte ceci au 152 Hertford Street, Francis, et si M. Campbell est absent, retrouve son adresse.

Il était nerveux. Chaque seconde, il regardait l'horloge. Il devint horriblement agité. Et si Alan Campbell était hors d'Angleterre ? Et s'il refusait de venir ?

Alan Campbell était un jeune homme extrêmement intelligent. La science était sa passion et il possédait son propre laboratoire de chimie. C'était aussi un excellent musicien. Ils s'étaient rencontrés chez Lady Berkshire le soir où Rubenstein jouait là-bas. Ils étaient inséparables depuis dix-huit mois. Puis, soudain, les gens avaient remarqué qu'ils se parlaient à peine lorsqu'ils se rencontraient. Campbell était devenu triste et désintéressé par la musique.

Personne ne savait ce qui s'était passé entre les deux hommes. C'était l'homme que Dorian attendait. La tension devint insupportable. Enfin, la porte s'ouvrit et son domestique entra.

— M. Campbell, monsieur.

Dorian respira profondément.

Alan Campbell entra, l'air très sévère et pâle.

— Alan ! C'est très aimable à vous. Merci d'être venu.

— J'avais décidé de ne jamais entrer chez toi à nouveau, Gray. Mais tu as dit qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Sa voix était dure et froide. Il prit une chaise près de la table et Dorian s'assit en face de lui. Les deux hommes restèrent silencieux. Puis Dorian parla.

— Alan, dans une pièce verrouillée au sommet de cette maison, un homme mort est assis à une table. Il est mort depuis dix heures. Ne me regarde pas comme ça. Qui est cet homme, pourquoi et comment il est mort n'a pas d'importance pour toi. Ce que tu dois faire, c'est...

— Arrête, Gray. Je ne veux rien savoir de tes horribles secrets. Je ne veux pas être impliqué dans ta vie. Ça ne m'intéresse pas.

— Alan, cela devra t'intéresser. Je suis vraiment désolé, mais tu es le seul homme qui peut me sauver. Tu es scientifique. Tu connais tout de la chimie. Tu dois détruire le corps à l'étage, afin qu'il ne reste aucune trace.

— Tu es fou, Dorian, de faire cette confession monstrueuse. Je ne veux rien avoir à faire avec

cette affaire. Penses-tu que je vais ruiner ma réputation pour toi ?

— Il s'est suicidé, Alan.

— Qui l'y a poussé ? Toi, je suppose !

— Refuses-tu encore de le faire pour moi ?

— Bien sûr que je refuse. Peu m'importe la honte qui te tombera dessus. Tu la mérites toute. Tu es venu au mauvais homme. Va voir certains de tes amis. Ne viens pas me voir.

— Alan, c'était un meurtre : je l'ai tué. Tu ne sais pas combien il m'a fait souffrir, même s'il n'en avait peut-être pas l'intention !

— Meurtre ! Mon Dieu, Dorian, c'est donc là où tu en es arrivé ? Je ne vais pas te dénoncer à la police. Ce n'est pas mes affaires, mais je ne veux rien avoir à faire avec ça.

— Attends un instant. Tout ce que je te demande, c'est de réaliser une expérience scientifique. Pense à ma situation. Nous étions amis autrefois, Alan.

— Ne parle pas de ces jours-là, Dorian. Ils sont morts. Je refuse absolument de faire quoi que ce soit.

— Tu refuses ?

— Oui.

— Je t'en supplie.

— C'est inutile.

Un regard de pitié apparut dans les yeux de Dorian Gray. Puis il prit un morceau de papier et écrivit quelque chose dessus. Il le lut deux fois, le plia et le poussa sur la table. Ensuite, il se leva et alla à la fenêtre.

Campbell le regarda, surpris, prit le papier et l'ouvrit. En le lisant, son visage devint blanc et il tomba en arrière sur sa chaise. Une horrible sensation de malaise l'envahit. Après deux ou trois minutes de silence terrifiant, Dorian vint se tenir derrière lui, posant sa main sur son épaule.

— Je suis tellement désolé pour toi, Alan, murmura-t-il, mais tu ne me laisses pas d'autre choix. J'ai déjà écrit une lettre. La voici. Tu vois l'adresse. Si tu ne m'aides pas, je l'enverrai. Tu sais ce que cela donnera. Il t'est impossible de refuser maintenant.

Campbell enfouit son visage dans ses mains. Il tremblait.

— Cette chose doit être faite. Affronte-la et fais-le, dit Dorian.

— Je ne peux pas le faire, dit-il mécaniquement.

— Tu n'as pas le choix.

Campbell hésita un instant.

— Y a-t-il un feu dans la pièce à l'étage ?

— Oui, il y a un feu au gaz.

— Je dois aller chercher des affaires au laboratoire.

— Non, Alan, tu ne dois pas quitter la maison. Écris sur un morceau de papier ce que tu veux et mon domestique t'apportera les choses.

Campbell écrivit quelques éléments sur un papier. Dorian le donna à son domestique avec l'ordre de revenir le plus vite possible.

Vers deux heures, le domestique revint avec une grande boîte remplie des affaires que Campbell avait demandées.

— Tu as le reste de la journée pour toi, Francis.

— Merci, monsieur.

Lorsque le domestique partit, les deux hommes portèrent la boîte à l'étage. Dorian déverrouilla la porte et regarda Campbell.

— Je ne crois pas que je puisse y entrer, Alan, frissonna-t-il.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit Campbell froidement.

Dorian entrouvrit la porte et vit le visage du portrait le fixer avec son sourire répugnant. La nuit précédente, pour la première fois de sa vie, il avait oublié de recouvrir la toile fatale. Il se précipita pour la recouvrir et aperçut alors quelque chose qui le fit frissonner d'horreur. Sur une

des mains, il y avait une grande tache rouge, comme si la toile avait transpiré du sang. C'était horrible — plus horrible que la chose silencieuse assise à la table. Dorian jeta le drap sur le portrait.

Campbell apporta la lourde boîte.

— Laissez-moi maintenant, dit-il d'une voix sévère, et Dorian quitta la pièce.

Il était bien après sept heures lorsque Campbell revint dans la bibliothèque. Il était pâle mais absolument calme.

— J'ai fait ce que tu m'as demandé, murmura-t-il. Et maintenant, adieu. Ne nous revoyons jamais.

— Tu m'as sauvé de la ruine, Alan. Je ne peux pas l'oublier, dit simplement Dorian.

Dès que Campbell fut parti, il monta à l'étage. Une horrible odeur d'acide nitrique flottait dans la pièce. Mais la chose qui avait été assise à la table avait disparu.

Chapitre 11

Ce soir-là, impeccablement vêtu, Dorian Gray entra dans la salle à manger de Lady Narborough. Personne, en regardant Dorian Gray, n'aurait pu croire qu'il avait assassiné un homme.

C'était une petite réception et Dorian fut content de savoir que Lord Henry y serait également. Sa tête lui faisait mal et il ne pouvait rien manger au dîner. Il but du champagne avec avidité, mais sa soif semblait augmenter.

— Dorian, dit enfin Lord Henry, qu'as-tu ce soir ?

— Je suis fatigué, Harry, c'est tout. Je crois que je vais rentrer maintenant.

De retour chez lui, Dorian ouvrit le placard secret où il avait caché le manteau et le sac de Basil Hallward. Il les jeta dans le grand feu qui brûlait dans la bibliothèque. L'odeur des vêtements et du cuir brûlés était horrible. En trois quarts d'heure, le feu avait tout détruit.

Dorian se sentit fatigué et malade, mais soudain ses yeux devinrent étrangement brillants et ses lèvres commencèrent à trembler. Il avait besoin d'échapper à la réalité pendant un moment. Il devait oublier ce qu'il avait fait.

Il se leva du canapé et alla dans sa chambre. Lorsqu'il en sortit à minuit, il portait de vieux vêtements communs et un large foulard couvrait son visage. Il sortit de la maison silencieusement. Dans Bond Street, il trouva une voiture et donna à voix basse l'adresse au cocher. L'homme secoua la tête.

— C'est trop loin pour moi.

Dorian lui donna une pièce d'or et dit :

— Tu en auras une autre si tu conduis vite.

— Très bien, monsieur, répondit l'homme. Vous serez là dans une heure.

Une pluie froide commença à tomber et les lampadaires paraissaient fantomatiques dans la brume. La lune pendait basse dans le ciel comme un crâne jaune.

Allongé dans la voiture, Dorian se répétait les paroles de Lord Henry le jour de leur rencontre :

« Guérir l'âme par les sens, et les sens par l'âme. » Oui, c'était le secret. La hideuse envie d'opium commença à le ronger. Sa gorge brûlait. Il l'avait souvent essayé et allait le refaire maintenant. Il connaissait des fumeries d'opium où l'on pouvait oublier, des repaires d'horreur où la mémoire des anciens péchés pouvait être détruite par la folie de nouveaux péchés.

Après la longue course, il descendit de la voiture et frappa à la porte d'une petite maison sale. Il entra dans une longue pièce basse. Des hommes étaient étendus sur le sol crasseux, et dans un coin, un marin était assis à une table, la tête enfouie dans ses bras. Au fond de la pièce, un escalier menait à l'étage. En montant les marches, l'odeur épaisse de l'opium vint à sa rencontre.

Il sourit de plaisir.

En entrant, il remarqua un jeune homme aux cheveux jaunes fumant une longue pipe fine.

— Adrian Singleton, es-tu ici ? murmura Dorian.

— Où pourrais-je être d'autre ? répondit le jeune homme. Plus personne ne me parle. Mais je m'en fiche, car tant qu'on a cette drogue, on n'a pas besoin d'amis.

Dorian frissonna et regarda les choses grotesques étendues sur les vieux matelas. Il voulait partir. La mémoire lui rongea l'âme. De temps en temps, il semblait voir les yeux de Basil Hallward le fixer. Il voulait fuir lui-même.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir, une femme cria :

— Voilà l'ami du diable !

— Maudite sois-tu ! répondit Dorian. Ne m'appelle pas comme ça !

— Prince Charmant, c'est comme ça que tu aimes qu'on t'appelle, n'est-ce pas ? cria-t-elle.

Le marin assis dans le coin bondit sur ses pieds en l'entendant et regarda autour de lui avec frénésie. Dorian venait de sortir et le marin se précipita à sa poursuite.

Dorian Gray marchait vite le long de la route quand, au coin de la rue, une main brutale se referma sur sa gorge. Dorian se battit sauvagement pour sauver sa vie. Puis il vit un pistolet braqué sur sa tête.

— Que veux-tu ? haleta-t-il.

— Tais-toi ou je tire.

— Tu es fou. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Tu as détruit la vie de Sibyl Vane ! répondit le marin. Et Sibyl Vane était ma sœur. Elle s'est suicidée à cause de toi. Pendant des années je t'ai cherché, mais je ne connaissais que le nom qu'elle t'avait donné : Prince Charmant. J'ai entendu ton nom par hasard ce soir. Prie Dieu, car ce soir tu vas mourir.

Dorian Gray était malade de terreur.

— Je ne l'ai jamais connue. Tu es fou, balbutia-t-il.

Soudain, un espoir fou traversa son esprit.

— Arrête ! cria-t-il. Il y a combien de temps que ta sœur est morte ?

— Il y a dix-huit ans, répondit James Vane.

— Dix-huit ans ! ricana Dorian Gray. Amène-moi à la lumière et regarde mon visage.

James Vane hésita, puis le poussa vers la lumière. Il vit alors le visage d'un garçon de vingt ans, avec toute la pureté de la jeunesse. Il était évident que ce n'était pas l'homme qui avait détruit sa vie.

— Mon Dieu ! cria James Vane. J'ai failli te tuer ! Pardonne-moi, monsieur.

— Rentre chez toi et range ce pistolet avant de te mettre dans l'embarras, dit Dorian en se retournant et en s'éloignant.

James Vane resta sur la route, horrifié. Puis une main de femme toucha son bras.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué ? Il est mauvais, dit-elle.

— Ce n'est pas l'homme que je cherche. L'homme dont je veux la vie doit avoir presque quarante ans maintenant. Celui-ci n'est qu'un garçon.

La femme éclata d'un rire amer.

— À peine un garçon ! Cela fait dix-huit ans que Prince Charmant a fait de moi ce que je suis.

— Tu mens ! cria James Vane.

— Par Dieu, je dis la vérité. Je l'ai rencontré il y a dix-huit ans. Il n'a pas changé depuis.

Avec un cri, James Vane courut au coin de la rue, mais Dorian avait disparu, et la femme avait également disparu.

Chapitre 12

Un soir de printemps, Dorian Gray et Lord Henry d'inaient ensemble.

— Ne me dis pas que tu vas devenir bon. Tu es parfait, ne change pas, cria Lord Henry.

— Non, Harry, j'ai fait trop de choses terribles dans ma vie. Je ne vais plus les refaire. J'ai commencé mes bonnes actions hier à la campagne.

— N'importe qui peut être bon à la campagne, dit Lord Henry en souriant. Il n'y a pas de tentations là-bas. Mais parle-moi de ta bonne action.

— Il y a quelque temps, j'ai rencontré une jeune fille dans un village. Elle était très belle, comme Sibyl Vane. Tu te souviens d'elle ? Nous sommes tombés amoureux et pendant le merveilleux mois de mai je suis allé la voir. Elle était prête à s'enfuir avec moi, mais j'ai dit non. Je ne voulais pas ruiner sa vie. Je l'ai laissée aussi fleurie que je l'avais trouvée.

— Alors tu as brisé son cœur et c'était ta bonne action, dit Lord Henry en riant.

— Bien sûr qu'elle a pleuré, mais, Harry, cria Dorian, tu es horrible ! Sa réputation est sauf. Parlons d'autre chose. Quoi de neuf à Londres ?

— Les gens discutent encore de la disparition du pauvre Basil ! Je pensais qu'ils en auraient assez maintenant, dit Dorian.

— Pas encore, bien qu'il y ait plein d'autres choses à raconter : il y a mon affaire de divorce et le suicide d'Alan Campbell. Mais le pauvre Basil les intéresse toujours. Scotland Yard affirme que Racil est parti pour Paris, mais la police française déclare que Basil n'est jamais arrivé là-bas.— Les gens ne disent-ils pas qu'il a été assassiné ? demanda Dorian.

— Certains journaux le disent, mais cela ne semble pas probable.

— Que dirais-tu si je te disais que j'ai assassiné Basil ? demanda Dorian en observant attentivement Lord Henry.

— Non, Dorian, tu ne tuerais personne. Tout crime est vulgaire, tout comme toute vulgarité est un crime. Les gens ordinaires tuent pour trouver le plaisir extraordinaire que l'art nous procure. Mais assez parlé de Basil. Qu'est-il arrivé au portrait que Basil a peint de toi ? Oh oui, je me souviens, tu as dit qu'il avait été volé. Quel dommage !

— Je ne l'ai jamais vraiment aimé.

— Dis-moi le secret de ta jeunesse éternelle, Dorian. Tu ressembles au jour où je t'ai rencontré. J'aimerais pouvoir échanger ma place avec toi. La vie a été ton art.

— Oui, la vie a été merveilleuse, mais je ne vais pas avoir la même vie. Tu ne sais pas tout de moi. Si tu le savais, même toi, tu te détournerais de moi. Ne ris pas !

— Toi et moi, nous serons toujours amis ! dit Lord Henry.

— Pourtant tu m'as empoisonné avec un livre autrefois. Harry, promets-moi que tu ne prêteras jamais ce livre à personne. Il fait du mal.

Lord Henry regarda le jardin au clair de lune.

— Allons au club.

— Je suis fatigué ce soir. Je veux me coucher tôt. Je te verrai demain.

Un soir, lorsque Dorian Gray rentra chez lui, il se jeta sur le canapé et se mit à réfléchir. Était-il vraiment vrai qu'on ne pouvait jamais changer ? Il avait rempli son esprit de corruption, commis des crimes horribles et exercé une influence néfaste sur les autres. N'y avait-il aucun espoir pour lui ?

Pourquoi avait-il jamais fait ce vœu monstrueux à propos du portrait ? Il avait gardé sa jeunesse et sa beauté, mais il en avait payé un terrible prix.

Il prit un miroir et regarda son visage. Il le dégoûta et il jeta le miroir par terre, où il se brisa en mille morceaux argentés.

James Vane, Alan Campbell, Basil Hallward disparaîtraient bientôt. C'était la mort de sa propre âme qui le tourmentait. Il voulait une nouvelle vie. Puis il se souvint de la jeune fille de la campagne. Il n'avait pas détruit son innocence. Il avait fait une bonne action et se demanda si le portrait avait changé.

Peut-être que si sa vie devenait pure, il pourrait annuler chaque signe de corruption du portrait. Il prit la lampe et monta pour le regarder. Il entra silencieusement et enleva la couverture.

Un cri de douleur et de colère s'échappa de lui. Il ne voyait aucun changement, sauf que dans

les yeux se lisait désormais un regard de fausseté et sur la bouche un sourire d'hypocrisie. La chose était plus horrible qu'avant. Ce n'était que par vanité et hypocrisie qu'il avait épargné la jeune fille.

Mais le meurtre allait-il le tourmenter toute sa vie ? Devait-il avouer et être exécuté ? Jamais ! Le portrait était la seule preuve contre lui – il allait le détruire ! Il regarda autour de lui et vit le couteau qui avait transpercé Basil Hallward. Il allait détruire le passé. Il saisit le couteau et poignarda le portrait.

Un cri horrible et agonisant retentit, suivi d'un fracas. Les domestiques se réveillèrent et parlèrent à voix basse, effrayés. Ils montèrent à l'étage et frappèrent à la porte, mais il n'y eut aucune réponse. Ils ne purent pas ouvrir la porte et descendirent du toit pour entrer par la fenêtre.

Lorsqu'ils entrèrent, ils trouvèrent le splendide portrait de leur maître dans toute sa jeunesse et sa beauté exquises. Couché sur le sol se trouvait un homme mort, un couteau dans le cœur. Il était hideusement laid et vieux. Ce ne fut qu'en examinant ses bagues qu'ils reconnurent de qui il s'agissait.